



jeudi 23 janvier 2014 - Stéréophonies, Virginie Basset - chronique CD



Un violon, une contrebasse - les deux pôles extrêmes des cordes frottées - c'est un vaste paysage qui se dessine, une stéréophonie en grandeur nature, un contraste radical, un équilibre audacieux entre opposition et fusion.

Virginie Basset vient du classique : formée au conservatoire de Toulouse, elle découvre les musiques traditionnelles d'Auvergne en même temps que celles d'Orient, et ça aussi, c'est une sacrée stéréophonie !

Les rapports entre classique et traditionnel ont toujours été tendus, voire conflictuels, dans ce pays cartésien, parfois jusqu'au dogmatisme, qu'est la France.

Néanmoins cela alimente de joyeuses plaisanteries : "Enlevez la partition à un classique, il s'arrête de jouer ; mettez une partition à un trad, il s'arrête de jouer !"

Mais seulement voilà : il en est qui s'ingénient à sauter d'un côté de la barrière à l'autre, et même que ça a l'air de les amuser follement, sous le regard stupéfait des gardiens de l'orthodoxie, et du coup la barrière se trouve réduite à l'état de petit bois pour la cheminée, au moins ça nous tient chaud ! Alors s'ouvre un espace où tout semble possible, où la terre vierge est prête à recueillir la semence qui donnera des fleurs aux parfums inconnus et merveilleux. Cet échange savant / populaire est vieux comme le monde, et a fertilisé les traditions orales comme il a ressourcé et inspiré les explorations les plus novatrices, de Chopin à Debussy, de Bartok à Stockhausen, des Beatles à Zappa.

Johan Jacquemoud est aussi un passeur de frontières, de la contrebasse classique à la basse électrique rock-jazz, de l'Irlande aux Balkans et même jusqu'à l'Inde avec le sitar, et de la composition à l'improvisation.

Nul doute alors que la complicité, essentielle dans un duo, opère ici à plein régime.

Le grand écart, qui donne des assises solides et de la hauteur de vue, est aussi une caractéristique de la stéréophonie... des esprits !

Virginie et Johan signent respectivement cinq et trois compositions et en co-signent deux, tandis que Jean-François Vrod, compositeur familier des chemins de traverse, en signe une.

La pochette interpelle par cette photo sepia d'une enfant - qui ressemble singulièrement à Virginie - au sourire communicatif et au regard émerveillé par ce qu'elle écoute dans son casque. On n'en attend pas moins de la musique, pas vrai ?!

C'est donc avec une certaine gourmandise que je place la galette sur mon Teppaz et pose délicatement le safir sur la cire luisante.

La première plage, *Le septième désert*, ne nous laisse pas sur le sable et nous promet déjà le septième ciel ! Cela sonne grave dans tous les sens du terme, de la contrebasse au groove tout en rondeur et souplesse, jusqu'au son chaleureux et incisif du violon et à son articulation limpide et sensuelle, particulièrement à l'aise dans les intervalles non tempérés de ce morceau aux couleurs balkaniques.

Puis viennent des univers contrastés, avec *Mazurka du caillou vert*, dont la solide charpente construite par la contrebasse ouvre de grands espaces au violon, qui se prend même à vagabonder dans une large respiration au milieu du morceau, avant que celui-ci ne se relance de plus belle, mazaruka oblige ; avec la longue flânerie de *Chiquenaude*, sur fond de boucle boîteuse et entêtante du violon, avec ses lignes mélodiques étirées et ses arrières-plans impressionnistes ; avec *Tandem*, étonnant et consonnant *pizzicato* joué à l'unisson grave-aigu ; et avec *Suzanne l'a dit*, où l'on reconnaît la grâce mélodique et la malice poétique de Jean-François Vrod, et on notera au passage que le bourdon de la basse a comme un son de *tampura*...

Dans *Bonnet de neige*, construit sur des arpèges de facture toute classique, se déploie un thème d'une simplicité désarmante, littéralement abandonné à la tendresse, où résonnent des échos de musique carnatique, tandis que la contrebasse ponctue en coups de cloche réguliers ce temps suspendu.

Retour aux Balkans avec *Drichtaria*, appel irrésistible à la danse, avec un recours-surprise aux effets de *delay*, comme une échappée en spirale cosmique, puis cette "nostalgie heureuse" que j'ai ressentie avec *Rue de la Terrette* (petite terre ?).

Trois poils de loup, court intermède en *pizzicato* / boîte à musique avançant à pas de loup, amène à *Entre flocon et neige*, où la contrebasse prend le *lead* d'un chant profond et majestueux, puis, se métamorphosant en arpèges ouatés, fait le lit du violon descendant du ciel en plume d'ange.

Après la neige, les fleurs : *Des fleurs au Montjuzet*, qui me renvoie à l'enfance évoquée sur la pochette, cette douce insouciance, ce bonheur simple...

Ah tiens, ce n'était pas un Teppaz : l'aiguille ne gratte pas sans fin au bout du sillon... la "réalité" reprenant ses droits ! Non, le silence numérique m'accompagne dans une lointaine rêverie, celle d'une fête sereine et joyeuse, et ce silence est encore de la musique, comme après du Mozart.

Si j'avais un mot pour définir cette musique, ce serait plénitude. Une façon d'embrasser le monde, à pleines mains et à plein cœur. Une célébration de la mélodie dans toutes ses déclinaisons, ses inclinations, ses irisations, ses lunaisons, ses affirmations.

La prise de son, chaude, intimiste et d'une excellente dynamique, confère aux basses une présence efficace, qui bien plus qu'un accompagnement, dialoguent à part égale avec les chromatismes lumineux du violon, les deux instruments n'étant jamais figés dans des rôles stéréotypés, mais croisant au contraire leurs expressions tantôt aériennes, tantôt terriennes, dans une fluidité qui laisse percevoir la permanence d'une danse intérieure partagée.

À noter également une utilisation très judicieuse, dans certaines séquences, des boucles (ou *re-recordings* ?), permettant, en dédoublant les instruments dans leurs fonctions solistes et porteuses, d'épanouir pleinement l'image musicale, sans jamais donner ici l'impression d'une redondance démonstrative, comme on l'entend si souvent sur scène avec ces petites boîtes magiques si commodes que sont les *loop station*...

L'énergie vivifiante de ce duo est à la mesure de son inspiration et de la palette sonore qu'il est capable de révéler avec une telle économie de moyens, grâce à ce subtil équilibre entre sensibilités traditionnelle, classique et jazz.

Me voilà conforté dans ma conviction : le moins c'est le plus !

Dominique Regef

Virginie Basset et Johan Jacquemoud "Stéréophonies"

Le talent de la violoniste Virginie Basset ne fait plus de doute depuis ses collaborations avec Jac Lavergne de Mazelune à Muzikadansé. Nous l'avons ensuite suivie dans un autre duo "Le violon d'Anaïs" toujours au sein de la Compagnie Léon Larchet mais c'est indépendamment de cette dernière qu'elle nous propose aujourd'hui ce nouveau duo avec un contrebassiste.

Je n'avais d'ailleurs pas fait attention à l'identité de ce dernier lorsque j'ai commencé à écouter l'album mais une évidence m'est rapidement apparue : ce ne pouvait être que le contrebassiste qui accompagne Thomas Restoin sur l'album "Toseti", album qui fait partie de mes coups de coeur de ces dernières années. J'y retrouve en effet le même son de contrebasse (un pluriel serait d'ailleurs peut-être plus approprié...) mais également le même esprit dans les compositions de sa plume. J'aurai d'ailleurs pu m'en douter car Virginie intervient sur "Toseti" et la maquette est d'une esthétique très proche (aucune des deux n'est signée mais notre contrebassiste serait-il également graphiste ?). Autre indice qui aurait pu me mettre la puce à l'oreille, tous deux avaient enregistré une plage sur un album collectif de l'AMTA mais, il fallait avoir lu les petits caractères pour y retrouver son nom...

En compagnie de Virginie, la magie ressentie dans son duo avec Thomas Restoin opère à nouveau, servie, ici aussi, par une prise de son qui permet de profiter de toutes les sonorités tirées de cet instrument (il est loin le temps où les moments où l'on entendait plus rien dans un disque de jazz correspondaient soit au changement de plages soit au solo de contrebasse...).

Le duo fonctionne donc parfaitement et il n'est nul besoin d'un autre instrumentiste pour les accompagner, ne serait-ce que sur une plage... Bon d'accord, il doivent bien un peu tricher ça et là avec les enregistrements multiples mais on ne boudera pas notre plaisir pour autant avec ces dix compositions de l'un ou l'autre, voire les deux, entrecoupée d'un morceau signé par J.F. Vrod.

Je ne l'ai pas encore précisé, mais leur musique se situe dans cet espace musical inclassable que j'apprécie bien en ce moment, tendance "Homerecords", un peu jazz mélodique, débarrassé des tics trop visibles de ce style musical et sur des bases de musiques traditionnelles d'ici ou d'ailleurs... De la musique quoi !

Jean Luc Matte
mars 2013
<http://musette.free.fr>

Virginie Basset & Johan Jacquemoud

Stéréophonies

- Genre : duo violon / contrebasse.
- Livret : digipack.
- Compositions, nombre de titres : 11/11.
- Durée : 47'.
- Label : stereophoniesduo@gmail.com & Le Fournil
- Distributeur : www.virginiebasset.com
- 19,13 € chez CD Mail TMB538008



Virginie Basset, dont les bases sont en Auvergne, bouillonne en ce moment de nombreux projets, jouant souvent les éclaireuses. Certains ont pu voir déjà les "violons danseurs" qu'elle propose avec Gabriel Lenoir, deux violons qui jouent (au sens musical et théâtral et qui dansent !). Ici, c'est un duo avec un contrebassiste, avec utilisation de delay qui multiplie les voix, les combinaisons

rythmiques, même si le duo simple existe aussi, comme dans cette délicieuse mazurka qu'est *Tandem*... Même si on remarque un amour particulier pour les cadences de l'est européen, les glissés et les "rolls" plutôt irlandais, il est certain que Virginie a digéré de nombreuses influences pour un jeu personnel, ouvert aux improvisations et à une manière tranquille, dynamique, de mener les mélodies et les rythmes. Le contrebassiste appuie, commente, extrapole, avec beaucoup de brio. Le tout donne une musique multicouche qui est d'abord pleine de poésie et dont les battements spasmodiques dégagent une grande force vitale.

Claude Ribouillaut

Stéréophonies – Virginie Basset / Johan Jacquemoud

Il y a comme une connaissance secrète des lois de la nature et des mystères de l'âme humaine dans cette musique, tant elle déploie en nous le mouvement de la vie et nous donne à saisir ce qui se tient derrière l'intime et l'ordinaire.

On se sent comme planté en terre, remis dans notre axe par les sons spiralés du violon qui nous ouvrent tels des derviches à l'infini et à la joie. Parfois les à-coups répétés d'un archet libèrent d'étranges vibrations, de singulières nostalgies. En d'autres moments, ce sont les longues plaintes de la contrebasse qui se transmuent en chant d'amour.

Il y a une véritable alchimie des sons dans cette musique qui chante, danse, s'enroule, se déroule, s'épanouit en nous avec vitalité et bonheur...

Josèpha Jeunet
janvier 2013

À LA RECHERCHE DE RENAUD LESSEPS ET DE SON PANAMA.

Vous ne saurez le secret du comment ils font à deux pour avoir un orchestre de 6 ou 8 lignes instrumentales avec seulement deux instruments qui plus est que si vous allez à une de leur performance. Et je ne vous le dirai pas. La technologie a ses techniques que la raison et le cœur ignorent totalement mais que les oreilles reconnaissent avec extase. Et c'est d'ailleurs pour le plaisir des pieds que ce violon danse pour nous en un duo endiablé, pardon totalement satanique, avec une contrebasse déboussolée par le Walpurgis volcanique d'une musique qui n'en finit pas de tricoter les influences venues de loin, de très loin, mais jamais d'assez loin. Le futur dira.

Virginie a mêlé le violon, muet ou non, de son arrière grand-père promeneur violoneux musical en Panama et en Asie, à Toulouse dans un conservatoire rose comme la ville, à des rencontres qui la jettent dans les bras de la musique est-européenne post Mur, tzigane et bohémienne, une longue et ancienne tradition qui remonte vers le Moyen Orient et l'Inde des siècles premiers de notre ère, voire plus loin. On entend dans ses cordes les accents de ces cultures anciennes qui sont le substrat vital de la musique européenne et même occidentale dans ses diverses formes chrétiennes. C'est l'héritage de l'école de musique du Roi David, ce n'était pas hier, et des harpes sumériennes, encore moins hier.

Mais cette tradition a aussi pris le désert d'Arabie et a savamment évolué vers les musiques du Maghreb, les musiques andalouses, les musiques berbères et on retrouve ici et là quelques échos orientaux qui se mêlent, se farsi-tricotent dans les autres influences et dans les lignes de la portée.

Johan lui est plutôt l'héritier de ce que l'on appelle les Balkans, un tempérament explosif et puissant, une force qui mène à la recherche de l'unité dans la diversité, dans l'éparpillement parfois. Alors la contrebasse décide de se faire homme orchestre avec une partition percussion, une page doigté rythmique et une troisième page archet savant, polyrythmie qui s'impose à la ligne mélodique qui se glisse entre les tempos de cet ensemble. Il ne reste plus qu'au violon d'en faire son terrain de jeu et de découverte et le petit violon deviendra grand comme un quart qui grandit sans jamais atteindre les quatre quarts dont il aurait bien besoin pour être grand, mais il doit faire sans. Tant pis pour lui.

Virginie assaille, assène, encercle l'âme de l'auditeur d'une queue de cheval qui se frotte sensuellement à la tripe d'une chatte et voilà que nous sommes pris au cœur et y perdons notre âme entre les doigts d'un archer qui décoche son archet comme autant de flèches à notre patience et à notre impatience réunies en un seul bouquet de fleurs périssables éternelles. C'est trop beau pour avoir un nom dans notre langue, surtout française. Peut-être qu'en auvergnat, certainement en pali, mal imité par les sanskrits tibétains. Nibbana sublime, je jure de ne pas tomber dans l'attachement maladif, végétatif et dégénératif. Mais je ne peux que me consoler sur le sein de la contrebasse qui me raidit l'esprit d'une contrebande perverse.

Johan lui joue au grand frère qui sait comment donner un coup d'archet pour forcer le sursaut de la volonté de ne pas se laisser dépérir dans la jouissance du violon et de reprendre la route des hauteurs et des montagnes où il arrive même que l'on puisse croiser une bourrée, une polka piquée à je ne sais quel répertoire.

C'est la musique du nouveau siècle, celui où tout le monde entend de la musique vingt-quatre heures sept jours par semaine, partout y compris dans les classes maternelles sans que les profs puissent le savoir. C'est le temps déjanté où tout le monde peut jouer de la musique avec un simple smartphone et devenir un virtuose du clavier qui fait pâlir le smartphone qui se dit en tapinois qu'après tout il est peut-être intelligent et même musical. De cet immense magma universel doit naître, va naître la musique qui m'enterrera, du moins son commencement, si nous sommes capables d'avoir trois Rois Mages et quelques cadeaux pour ces voix nouvelles, ces archers de la

Jérusalem messianique éternelle qui doit suivre juste après l'apocalypse de l'homme converti machine qui rouille dans un hangar.

Osez écouter ces musiciens, sans intermittence, de façon permanente, au fond du Caveau ou sur le nuage des Anges, pas loin de l'éternel Lafayette. Il en restera toujours quelque chose dans vos oreilles et vos trompes d'Eustache.

Jacques COULARDEAU
février 2013